

GEORGE SAND, *Correspondance*, Édition Georges Lubin, tomes XX-XXI. Paris, Garnier, 1985 et 1986. Deux vol. in-18° de m-942 p. et 16 pl. h.t., et xv-992 p. et 15 pl. h.t.

Devant chaque volume qu'il offre à notre enchantement, on est tenté de dire à Georges Lubin : « Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre ! » Le tome XIX de la *Correspondance* n'était pas encore recensé ici, que, coup sur coup, paraissaient en librairie les tomes XX et XXI ! Pour tenter de rattraper notre retard involontaire, force nous est de grouper ces deux volumes dans un seul compte rendu. Aussi bien, la période qu'ils couvrent de la vie de George Sand (t. XX : juin 1866-mai 1868 ; t. XXI : juin 1868-mars 1870) est-elle marquée d'une réelle unité : la romancière se trouve alors « dans une phase d'activité tranquille » (XX, p. 127) ; elle se sent toujours jeune, « croyant à l'amour, à l'art, à l'idéal » dans un monde devenu autour d'elle « vieux, blasé, sceptique » (XX, p. 291) ; elle n'a rien perdu de sa force créatrice, puisque c'est le moment où elle adapte *Cadio* au théâtre et écrit en quelques semaines un de ses meilleurs romans, *Malgré tout*, pour lequel elle est allée découvrir la beauté des Ardennes (XXI, p. 651-654) et dont un passage célèbre, portrait cruel de l'impératrice Eugénie, atteste qu'elle n'a rien perdu de sa verve polémique (XXI, p. 890-891).

Bien que les épreuves n'y manquent pas (aléas de la succession de Casimir Dudevant (XX, p. 468), mort de son vieil ami Calamatta (XXI, p. 333-379), ces années 1866-1870 sont pour George Sand une période lumineuse où, se proclamant disciple de Montaigne et de Rousseau (XXI, p. 57), elle a enfin conquis une philosophie de la sagesse. Elle goûte à plein les joies de la famille, entre Lina, la fille selon son cœur (voir entre autres, ses charmantes lettres à Lina, XX, p. 101, 119, 249, 256, 530, 718) ; ses petites filles, surtout Aurore dont l'émerveillement la grâce et la précocité (XXI, p. 203, 260, 287, 797) et à Paris, les bons camarades du dîner Magny, Flaubert, « l'adorable Renan » (XX, p. 332) – M. Lubin s'interroge (XXI, p. 520) sur un désaccord inexplicable entre George Sand et Renan : je crois que ce désaccord passager est dû à la candidature de Renan aux élections de 1869, où son programme favorable au « Tiers Parti » a paru trop modéré à la républicaine fidèle à l'idéal de 1848 –, Sainte-Beuve dont la mort la désole (XXI, p. 680), Taine qui juge *Les Maîtres Sonneurs* aussi beaux que du Virgile (XXI, p. 463).

D'autre part, elle goûte alors une paisible sérénité métaphysique qui l'écarte à jamais du dogmatisme catholique, dans un temps où l'autel sert d'appui officiel au pouvoir politique. Si elle se défend d'être panthéiste comme le croit Paul Janet (XXI, p. 10), elle est déiste à la façon du Vicaire savoyard, elle ironise sur l'éloquence de P. Hyacinthe qui séduit les dévotes (XXI, p. 152). Mais elle s'inquiète aussi des principes religieux que Maurice devrait donner à ses fillettes : voir l'admirable lettre du 2 mars 1869, modèle de sûre psychologie. Voir aussi ses curieuses réflexions sur le cas de névrose mystique étudié par les Goncourt dans *Madame Gervaisais* (XXI, p. 368-369), occasion pour elle d'une nette profession de foi.

A toutes les déviations de l'irrationnel religieux, George Sand oppose la force agissante de la bonté, mais d'une bonté sans fadeur : selon elle, si Abel a été tué par Caïn, c'est d'abord parce qu'il n'a pas « fait son devoir envers lui-même » et « n'a su que se plaindre » (XX, p. 15). Elle est toujours prête à répondre aux sollicitations qu'elle reçoit de toutes parts, mais à condition que les intéressés n'attendent pas passivement le résultat de ses infatigables démarches.

Enfin, au milieu de toutes ses occupations, George Sand, comme toujours, se montre attentive à l'évolution politique de son temps qu'elle juge avec une lucidité sans faille ; elle voit fort bien que l'Italie et l'Algérie sont « deux boulets à nos pieds » (XX, p. 49) ; les succès républicains de mai 1869 ne lui donnent que des espoirs tempérés de raison (XXI, p. 481) ; elle accueille sans illusion l'« Empire libéral », observe sans émoi les légers troubles parisiens du printemps 1870 (XXI, p. 820) et désapprouve la démagogie de Rochefort dont elle devine la versatilité (XXI, p. 700).

On mesure la richesse de ces deux volumes au nombre des lettres inédites (558 pour le t. XX, 692 pour le t. XXI) qu'ils apportent, et on saisit mieux que jamais l'intérêt *exceptionnel* de cette Correspondance : en effet, ce n'est pas seulement une meilleure connaissance de George Sand qu'on en retire, comme de Sainte-Beuve par exemple, après Jean Bonnerot ou de Mérimée, après M. Parturier ; les lettres de Sainte-Beuve concernent presque exclusivement l'histoire littéraire, celle de Mérimée l'histoire administrative et mondaine de leur temps. Celles de George Sand, par leur infinie diversité, font vraiment revivre tout le siècle comme une immense fresque romanesque ; c'est l'équivalent de la *Comédie* balzacienne. Réuni autour de George Sand, vivant *sous* et *par* son regard, toute une société ressuscite : d'abord les illustres, ceux qui sont destinés à l'immortalité et transcendent leur temps, Hugo, Flaubert, Barbès, Renan, Sainte-Beuve ; à côté d'eux, les personnages secondaires qui donnent à l'époque sa tonalité propre, les gloires viagères du journalisme, du théâtre, de la politique, les Girardin, les Ulbach, les Meurice ; et enfin, ce qui n'est certes pas le moins attachant, l'humble humanité quasi anonyme, éternelle réalité de la vie nationale, médecin de campagne comme le D^r Darchy qui s'ennuie dans la Creuse et rêve de faire jouer un drame en vers sur Jeanne d'Arc, juristes provinciaux comme le fidèle Ludre Gabillaud, le clairon des pompiers de Nohant à qui George Sand apprend solfège et lecture, Robert le jardinier de Palaiseau, M^{me} Martine concierge de la rue des Feuillantines, tous ceux dont Georges Lubin a retracé avec amour et minutie la pauvre biographie dans ses précieux index. Étonnante évocation de la vie française il y a un siècle¹ !

JEAN GAULMIER.